

À contre-courant

Le Saint-Laurent des récits de voyage, entre Cartier et Charlevoix

Catherine Broué and Gaston Desjardins

Volume 19, Number 2, 1997

Amalgame
Amalgam

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1087679ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1087679ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (print)

1708-0401 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Broué, C. & Desjardins, G. (1997). À contre-courant : le Saint-Laurent des récits de voyage, entre Cartier et Charlevoix. *Ethnologies*, 19(2), 63–75.
<https://doi.org/10.7202/1087679ar>

Article abstract

In order to better understand the way the first European explorers looked upon the physical reality of the St. Lawrence River between Gaspé and Quebec City, we offer a synthesis of several major works dealing with travel literature and the St. Lawrence estuary, hoping to bring out, through a brand-new reading of the source material, the special link established over the years between a river and the texts which describe it. Above and beyond the actual recording of various places and landmarks in the accounts provided by Cartier, Champlain, Denys, La Potherie and Charlevoix, we have sought, within narrations with the river as their setting, implicit or explicit textual manifestations which create a parallel between place and writing. These few so-called “founders” accounts of the New-France era provide a unique vision of the St. Lawrence space, which in turn remains a tributary of the very medium which calls it into being: the writing itself.

À CONTRE-COURANT

Le Saint-Laurent des récits de voyage, entre Cartier et Charlevoix

Catherine BROUÉ
CÉLAT
Université Laval

Gaston DESJARDINS
Université du Québec à Rimouski

Bien au chaud, tu te berces de tous ces voyages imaginés.

La page vierge s'est noircie à contre-courant d'un Fleuve immense. Mesurée puis démesurée, l'encre invente un pays déserté, lacéré d'idéal. Âme de l'Amérique, tu t'es fait prendre au jeu du voyage. Le sanglot qu'il en reste n'a plus le goût de l'eau.

Le Saint-Laurent attire, aux XVI^e et XVII^e siècles, Amérindiens, pêcheurs, marchands, explorateurs et missionnaires. De l'activité humaine des débuts de la Nouvelle-France demeurent quelques traces désormais inscrites, voire instituées, dans le paysage culturel québécois. Les récits de voyage qui subsistent de cette période témoignent ainsi d'une vision singulière du « Roi des fleuves », dont on aimerait aujourd'hui retrouver les échos¹. Afin de mieux comprendre le regard posé par les premiers explorateurs européens sur la réalité physique du Saint-Laurent, il nous a semblé important de tenir compte des impératifs liés au processus même d'écriture de ces témoignages anciens. Pour une première approche, nous avons voulu retrouver, à partir de divers documents témoignant d'un espace dit alors nouveau, comment s'étaient rejoints espace et écriture depuis l'entrée du golfe jusqu'au cap Diamant. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous proposons ici une synthèse de plusieurs travaux majeurs touchant la littérature de voyage et l'estuaire laurentien², en espérant faire ressortir, par une lecture nouvelle des sources, le lien privilégié tissé au fil du temps entre un fleuve et ses textes.

Les récits de voyage constituent un substrat idéal pour ce genre d'escapade dans les eaux troubles de l'interdisciplinarité : leur statut ambigu entre le

1. Le fleuve Saint-Laurent alimente aujourd'hui tout un courant historiographique cherchant à le faire émerger, par delà l'image trop « rebâchée » d'un Québec du terroir, des eaux mouvantes de la recherche identitaire. Ainsi Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière soulignent-ils que, « dans la mémoire collective québécoise, l'eau a disputé à la terre la place prépondérante » (Mathieu et Lacoursière 1991 : 46). Divers mouvements visant à promouvoir le développement des régions remettent également en question une vision trop agricole du Québec d'antan en redonnant au fleuve l'importance historique que la recherche lui avait refusée jusqu'ici (Courville 1985). Le présent article s'inscrit en quelque sorte dans ce courant : il doit son coup d'envoi à un projet de recherche sur la culture maritime dans le Bas-Saint-Laurent. Ce projet, subventionné par l'UQAR en 1994 et dirigé par Gaston Desjardins, visait à amorcer une réflexion sur la perception de l'espace fluvial québécois à travers le temps.
2. Le lecteur consultera avec profit les autres travaux qui ont été réalisés sur le sujet et auxquels nous sommes redevables (Morissonneau 1977, 1978, 1984 ; Bideaux 1986 : 9-83 ; Beaulieu et Ouellet 1993).

document d'archives et le texte littéraire autorise une lecture à la lisière de l'histoire, de la littérature³, voire de la géographie. De récentes recherches en géographie humaine et en psychologie de l'espace ont en effet déjà précisé la notion de paysage (Lavallée 1983), conçu comme représentation mentale d'un lieu, fait de culture, fait de langue (Berque 1991 ; Ricard 1992 : 49 ; Laplante 1987 : 156). Aussi considérons-nous que de la réalité physique ne subsistent, dans le discours, que des perceptions : perception de l'auteur, perception des lecteurs ou (littérarité oblige) perception des narrateurs, narrataires et autres protagonistes de tout récit⁴. Dans cette perspective, le Saint-Laurent des textes n'est bien sûr que représentation, fiction (Scariati et Bailly 1989 : 21-26 ; Thompson 1988). Se réclamant du réel mais faisant appel à une panoplie de conventions propres à leur genre⁵, ces récits tout à la fois révèlent des paysages et les construisent. Entre Cartier et Charlevoix, nous avons emprunté des exemples à Champlain, à Denys et à Bacqueville de La Potherie pour tenter de mettre au jour l'étroite imbrication du processus d'exploration du territoire et de celui de l'écriture. Il va sans dire que la représentation qui se dégage de ces textes est celle d'une élite cherchant à obtenir des privilèges autant par le voyage que par les relations qui en résultent, et que le choix du corpus imprime déjà, en ce sens, une certaine orientation à notre analyse.

Le Saint-Laurent des relations de voyage, de Gaspé à Québec, s'apparente en filigrane à la page blanche où se consigne le récit. Au-delà de l'inscription même des lieux dans les textes (descriptions, toponymie, cartographie ou iconographie), dont de nombreuses recherches se sont avant nous appliquées à faire ressortir les caractéristiques, nous avons cherché, au fil des narrations ayant le fleuve pour décor, les manifestations textuelles, explicites ou sous-jacentes, mettant en parallèle le lieu et l'écriture. Il en émerge une représentation bien particulière de la réalité physique du fleuve Saint-Laurent : la nouveauté de l'espace fluvial s'y découvre à contre-courant de rives morcelées, sur lesquelles s'inscrivent les traces noires de l'écriture.

3. On a ainsi longtemps attribué une valeur strictement documentaire aux récits de Cartier ou de Champlain, par exemple. Les études des vingt dernières années dans le champ littéraire des récits de voyage et les éditions critiques récentes de certains de ces textes dits fondateurs autorisent désormais des lectures d'ordre textuel et non plus seulement référentiel.
4. Depuis Gérard Genette, il n'est plus permis de confondre auteur et narrateur, narrataire et lecteur (Genette 1972 : 225-227). Nous nous permettons toutefois ici une entorse à cette terminologie narrative en parlant d'un *Lecteur* que l'on pourrait également appeler « narrataire » ou « destinataire » : il s'agit de l'interlocuteur virtuel convoqué par l'écriture, créé par elle.
5. Il nous faut faire un tri dans le foisonnement des recherches sur cette question. Outre les travaux importants de Normand Doiron, de Frank Lestringant ou de Réal Ouellet, pour ne citer qu'eux, le lecteur pourra consulter l'article de Jack Warwick, « Récits de voyage en Nouvelle-France au XVII^e siècle ; bibliographie d'introduction » (Warwick 1984 : 155-160).

Un espace neuf

Un des *lieux*⁶ de la littérature de voyage en Nouvelle-France est la nouveauté. Cautionnée par un pouvoir (royal, financier, spirituel), l'entreprise d'exploration dont prétendent rendre compte les récits d'exploration de cette époque doit être marquée du sceau de la primeur. *Nouveaux* sont les voyages, *premiers* sont les hommes à les mener à bien : le « jamais personne » scande le temps d'avant l'écriture, auquel répond en écho implicite le « moi désormais » de la lecture. Cette originalité affirmée de l'exploration l'est aussi, du même coup, de l'espace parcouru. Ce dernier est nécessairement neuf (pour que la puissance mandataire puisse prétendre y avoir des droits⁷), c'est-à-dire inhabité ou, encore, inutilisé. Terres Neuves, Nouvelle-France, Nouvelle-Hollande, Nouvelle-Angleterre : autant de toponymes qui font écho à cette soif de renouveau. Le même topo s'applique au récit : l'espace que le livre ouvert propose à la lecture doit avoir été, jusqu'alors, inconnu — ou méconnu — des lecteurs virtuels. *Nouveaux voyages*, *Nouvelles découvertes*, *Nouvelle relation*⁸ constitueront des titres quasi obligés des relations de voyage de la fin du XVII^e siècle, après plus d'un siècle de publications sur la Nouvelle-France. Dans la tradition de ces récits, une nécessaire fraîcheur qualifie ainsi les eaux du Saint-Laurent.

Vierges, les rives annoncées par le finistère de Gaspé le sont sans conteste : en témoigne tout d'abord la fertilité des eaux du fleuve :

Et maintenant en la presente navigation faicte par votre royal commandement en la descouverte des terres occidentales [...] non auparavant à vous ny à nous congnes pourrez veoyr et savoir [...] la fécondité du grand fleuve qui decourt et arrouse le parmy voz terres qui est le plus grand sans comparaison que on sache jamays avoir veu (Cartier, cité dans Bideaux 1986 : 128).

Même si, globalement, dans sa deuxième relation, Cartier semble ébloui par les richesses du territoire davantage en amont qu'en aval de Stadaconé, il n'hésite pas, dans cette épître au Roi, à vanter dans son ensemble le « grand fleuve ». Le paysage côtier dans la relation de 1603 de Champlain apparaît également saturé d'adverbes d'intensité (*très*, *fort*), d'adjectifs et de noms évoquant la multitude ou l'amplitude (*quantité* de bois, *grandes* marées, poissons *en grand nombre*, nombre *infini* d'oiseaux, îles *remplies* ou *couvertes* de meschans bois, etc.)⁹. Tantôt négative, tantôt positive, dans l'optique utilitaire que tous

6. Ou topo, au sens rhétorique d'argument. Nous n'avons pu résister à l'ambiguïté du terme.
7. Réal Ouellet avait défini, à partir de ce mandataire, un double pacte de la relation de voyage, pacte à la fois acrantiel et viatique (Ouellet 1989).
8. Cette réflexion a déjà été faite par Réal Ouellet (1989 : 12-13) ; Jack Warwick a établi une liste des références des publications signées Hennepin, Lahontan, Leclercq ou Tonty qui usent à l'envi de ce topo (Warwick 1984 : 166-177).
9. Même si, comme l'ont fait remarquer Alain Beaulieu et Réal Ouellet, Champlain cède moins volontiers « à cette euphorie jubilatoire de la liste » que Cartier (Beaulieu et Ouellet 1993 : 45).

nos voyageurs semblent partager (Beaulieu et Ouellet 1993 : 46-49 ; Morissonneau 1984 : 292), la profusion qualifie le paysage¹⁰. Pour Charlevoix, par exemple, les Mamelles de Matane ne sont « que de mauvais bois, des roches, du sable et pas un pouce de bonne terre », description dont l'excès souligne l'affirmation paradoxale qui la suit : « à la vérité, il y a de belles fontaines, du bon gibier en abondance » (Charlevoix, cité dans Berthiaume 1994 : 195). Bacqueville de La Potherie souligne aussi la « très-grande quantité de Baleines » ou la « quantité de belles Isles remplies d'arbres » (La Potherie 1722 : 204, 208). L'hiver même, avec ses « montagnes de glace » ou la « quantité des neges », semble prouver, par sa démesure, que « c'est un nouveau pays qui n'est point encore habité » (cité dans Denys 1968 : 519). Même si le « beau et bon pays de la grande rivière de Canada » ne commence pour Champlain — et Cartier, de façon moins catégorique — qu'à la hauteur de Québec, le fleuve affiche chez tous ces auteurs, entre Gaspé et l'île d'Orléans, une prodigalité étonnante¹¹.

Pour mettre en relief le caractère exceptionnel du paysage parcouru, les récits invoquent un savoir antérieur. Comme si, à l'objection implicite d'un lecteur hypothétique (tout voyageur n'est-il pas systématiquement présumé coupable d'exagération ou, pire, d'affabulation¹² ?), on voulait opposer l'argument infaillible du passé. L'entreprise rhétorique est hasardeuse : comment justifier par le « déjà vu » ou le « déjà dit » une description ou une narration présentée justement comme inédite ? L'écriture semble se jouer de cette contradiction apparente. Chez Cartier, par exemple, abondance et extraordinaire sont explicitement rapportés à la lumière d'une *mémoire* imprécise mais efficace :

n'est memoire de jamays avoir tant veu de ballaines que nous vismes celle journee le travers dudit cap [pointe ouest de l'île d'Anticosti] (cité dans Bideaux 1986 : 132).

Qu'elle soit personnelle au narrateur ou ici confondue, grâce au flou d'une formulation impersonnelle, avec un savoir collectif anonyme, la mémoire invoquée corrobore bien l'originalité du décor. Du même souffle, elle cautionne la primeur de l'exploration. Dans les *Relations* de Cartier, toujours, le savoir indigène est mis à contribution pour certifier que l'explorateur-narrateur s'engage dans une aventure que nul avant lui n'avait tentée :

10. La topographie et la végétation, peu surprenantes pour un Européen, participent de cette nouveauté par l'abondance offerte au regard (Morissonneau 1977 : 91).

11. Robert Melançon a mis au jour trois représentations différentes du Nouveau Monde dans les textes de Jacques Cartier, dont l'aspect édénique de la vallée du Saint-Laurent (Melançon 1979 : 27-29). La recherche de l'absolu, d'un lieu idéal par les voyageurs de l'époque de la Nouvelle-France a également été soulignée par Normand Doiron (1987 : 7).

12. « On accuse ordinairement les voiageurs de debiter quantité de mensonges & d'impostures », affirme Louis Hennepin (1697 : 7).

Et nous ont lesdits sauvaiges certiffyé estre le chemyn et commencement du grand fleuve de Hochelaga et chemyn de Canada, lequel alloit tousjours en estroicissant jusques à Canada, et puis que l'on treuve l'eau douce audit fleuve qui va si loing que jamais homme n'avoit esté au bout qu'ilz eussent ouy et que aultre passaige n'y avoit que par bateaulx (cité dans Bideaux 1986 : 132-133).

C'est ainsi que le « Sauvage » et la connaissance qu'il pourrait avoir du territoire, loin de contredire ce présupposé de virginité du récit, garantissent l'originalité de la démarche exploratoire. À l'affirmation voulant que « jamais homme n'avoit esté au bout qu'ilz eussent ouy », le lecteur n'alléguera certes pas que l'Amérindien lui-même connaît déjà les « passaiges ». L'Amérindien des textes n'accède en effet jamais totalement au rang de personnage. Il constitue plutôt un élément du décor¹³, totalement redondant par rapport à l'espace, globalement bon dans un tracé fluvial prometteur : « la bonté et fertilité d'icelle [la terre] la innumerable quantité des peuples y habitans la bonté et paisibleté d'iceulx » (Cartier, cité dans Bideaux 1986 : 128)¹⁴ ou localement irrécupérable :

Si la terre estoit aussi bonne qu'il y a bons hables se seroit ung bien mais elle ne se doit nonmer Terre Neffve mais pierres et rochiers *effarables* et *mal rabortez* [...] Il y a des gens à ladite terre qui sont assez de belle corpulance mais ilz sont gens *effarables* et *sauvaiges* (Cartier, cité dans Bideaux 1986 : 101)¹⁵.

Deux siècles de publications sur la Nouvelle-France n'affadissent en rien les affirmations d'originalité d'un espace décrit de qualificatifs en superlatifs : de *grand* chez Cartier ou Champlain¹⁶, le fleuve Saint-Laurent devient, au fil des récits, « le plus beau de toute l'Amérique » (La Potherie 1722 : 201) ou « le plus naviguable de l'Univers » (Charlevoix, cité dans Berthiaume 1994 : 212). Sous ces invocations répétées, l'argument du passé prend peu à peu une tournure nouvelle. On reconnaît dans l'inflation des qualificatifs l'affirmation de plus en plus perceptible d'un renouveau du savoir : le Saint-Laurent acquiert sa majesté au détriment du prestige des Anciens. Le lecteur saura que Virgile s'est trompé :

13. C'est, dans une autre perspective, ce que constate Frank Lestringant à propos de la carte publiée dans l'*Histoire de la Nouvelle France* de Marc Lescarbot : « Onathaqua, Satouriona, Houstaqua, Ouade, Couexis, etc. : l'Amérindien se fige en un archipel de lieux-dits, dont la multitude remplit un pays qui ne lui appartient pas, bien qu'il l'habite de sa présence/absence. [...] La "traditive" indigène n'est plus rapportée comme telle : Indigenœ dicunt, Indigenœ veniunt. Elle se transforme en faits d'ordre géographique que la carte transmet sans intermédiaire, comme s'ils étaient inscrits dans la nature même des lieux » (Lestringant 1996 : 404-405).

14. C'est nous qui soulignons.

15. C'est nous qui soulignons.

16. « Grand fleuve » puis « grand fleuve de Hochelaga » chez Cartier, « Grande Baie de Canadas », « Grand'Baye », « grande baye Saint Laurens », « grande rivière de saint Laurens », « grande fleuve S. Laurès », « grande rivière de Canada » chez Champlain (Morissonneau 1977 : 10 ; 1978 : 230).

On n'a pas plutôt quitté cette Isle, que peu de tems après on aperçoit le Cap des Roziers, qui fait le commencement du fleuve saint Laurent qui est le plus beau de toute l'Amerique. Si Virgile l'eût connu il l'eût appelé sans doute le Roi des fleuves, & n'eût pas tant exagéré le Po par le titre qu'il lui doit de Fluviorum Rex Eridanus (La Potherie 1722 : 201).

La majesté du décor parcouru rejaillit sur le voyageur et son texte. Les écueils de la navigation, bancs de sable ou tempêtes retardant l'avancée du navire, font obstacle à la narration : le récit profite de cette dramatisation. Par là s'insinuent le désir de reconnaissance, la bouffée d'orgueil de l'écrivain en quête d'appui, ou du narrateur en quête de public¹⁷. Le fleuve consacre le lieu d'un savoir nouveau attesté par la somme des mémoires humaines, celle des philosophes de l'Antiquité comme celle des hommes du Nouveau Monde, et disqualifie du même coup, paradoxalement, l'ensemble de tous les savoirs antérieurs. Ce faisant, il met de l'avant le texte même dont il est l'objet. Le Saint-Laurent n'est plus seulement, à la fin du XVII^e siècle, ce paysage grandiose suscitant l'émerveillement du narrateur et de son lecteur. Il devient le lieu même d'émergence de l'originalité, de la prodigalité et de la notoriété du narrateur : il devient l'encre du récit.

Un parcours à rebours

Dans un récit de voyage, le parcours constitue le moteur de l'action. Les relations sur la Nouvelle-France ont ceci de singulier qu'elles rendent compte d'un itinéraire à contre-courant : dos tourné au large, les voyageurs quittent l'horizon pour se rapprocher d'un ailleurs, d'un possible qui n'est même pas encore, au début du XVI^e siècle, la terre qui barre leur regard (Beaulieu et Ouellet 1993 : 44 ; Touchard 1984 : 110)¹⁸. La mer, passage obligé, obstacle franchi, se dilue en effet, chez Cartier ou Champlain, dans les myriades de rivières inventoriées escale après escale.

Ainsi, la deuxième relation de Cartier explore les baies et s'arrête aux péripéties du voyage en remontant le fleuve. Au retour, le silence du récit atteste de la rapidité du courant. Chez Champlain (1603) également, seul le trajet de Percé à Tadoussac est prétexte à quelques détails. De Tadoussac à

17. Certains auteurs ont traité de la dramatisation du récit et de l'héroïsation du protagoniste dans les récits de voyage (Ouellet 1984 ; Vachon 1977 : 175-194).

18. Sur l'importance du regard dans la représentation cartographique, Lestringant nous dit : « l'orientation de ces vues régionales est toujours faite du point de vue du découvreur, c'est-à-dire depuis la mer située en bas de la représentation et à partir de laquelle, en une projection perpendiculaire, le regard, comme les chaloupes et les barques, remonte vers l'intérieur des terres. De la sorte, le spectateur est directement associé, en cette lecture ascendante, au mouvement de découverte et d'appropriation » (Lestringant 1996 : 408-409).

Percé, la relation amène le lecteur à destination en quelques phrases. De même, dans la description du fleuve Saint-Laurent de La Potherie, l'« Isle percée » constitue le point de départ d'un itinéraire dont Québec est l'aboutissement. Un lien s'instaure entre le processus d'écriture et la navigation. Le bilan descriptif que constitue le chapitre XIII de la deuxième relation de Cartier fait ainsi intervenir un partenaire de voyage jusqu'alors silencieux : le Lecteur.

Car depuis le commencement jusques à la fin y trouverez selon les saisons la pluspart des sortes et espesses des poissons de la mer et eau douce. Vous trouverez jusques audict Canada force ballaines marsoings chevaulx de mer adthohtuys qui est une sorte de poisson duquel jamais n'avyons veu ny ouy parler. [...] Vous y treuverez en juing juillet et aoust force macquereaulx bars sartes grosses anguilles et aultres poissons. Avant leur saison passee y treuverez l'eplan aussi bon que en la ripviere de Seine. Passé ledict Canada y a force brochetz truyttes carpes branmes et aultres poissons d'eau douce (Cartier, cité dans Bideaux 1986 : 167).

Dans cet extrait, le vouvoiement, le premier depuis l'épître au Roi, semble en effet convoquer un autre auditoire que la personne royale, invitée dès le début du récit à « veoyr et sçavoir ». « Vous trouverez » appelle d'autres voyages : ceux que des lecteurs virtuels sont susceptibles d'effectuer à la suite de Cartier ou celui, plus succinct, que permet la lecture, condensant en un paragraphe à la fois lieux et saisons¹⁹. Ce lien entre écriture et voyage, somme toute discret chez Cartier, devient explicite dans l'*Histoire* de Bacqueville de La Potherie : par un tour rhétorique classique mettant de l'avant les « mauvaises manières » d'un voyageur dé-polé par son contact avec la sauvagerie du Nouveau Monde, le narrateur offre à son lecteur, pour la remontée du fleuve, un moyen de transport fruste, plus digne, affirme-t-il, de l'Iroquois que d'un homme de cour : la lettre.

Vous me permettez, Madame, de vous dire que je suis devenu un veritable Iroquois. Souffrez donc que je vous introduise dans le nouveau monde par la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire. De toutes les navigations de long cours, celle de la Nouvelle France, jusqu'à l'embouchure du Golphe de S. Laurent est la plus aisée, parce que les Pilotes qui reconnoissent d'abord le Grand-Banc ont occasion de tenter facilement son entrée qui est entre le Cap de Rez dans l'Isle de Terre-Neuve, & le Cap du Nord dans l'Isle du Cap-Breton, appelé aujourd'hui l'Isle Royale (La Potherie 1722 : 198).

L'écriture est ici explicitement présentée comme métaphore du navire, que le lecteur emprunte pour effectuer son périple : de l'Isle percée, point de départ « ordinaire » des voyages vers la Nouvelle-France, le lecteur aperçoit les monts Notre-Dame qui servent de prétexte à un petit historique de l'exploration européenne, puis il évite les battures de Manicouagan dont il peut mesurer le

19. Apparaissant comme une halte du récit après des démêlés avec des Amérindiens de Stadaconé, cette description du fleuve inaugure peut-être un genre bien connu des voyageurs modernes : celui des guides touristiques, qui usent à foison de ce « vous trouverez » parfois bien commode pour masquer d'autres réalités, moins attrayantes, de l'ailleurs en question.

danger par le récit d'un naufrage antérieur, admire les baleines avant de faire escale à Tadoussac dont il suit la côte jusqu'à Baie-Saint-Paul, Cap-Tourmente puis, enfin, Québec. Laissant l'océan derrière lui, le voyageur-lecteur dirige ses attentes vers la terre ferme.

Un décor morcelé

Dans ce parcours, l'escale du lecteur, c'est la description. Elle se résume, chez Champlain, à des toponymes, et l'indication répétitive des distances entre les points signalés amène le lecteur à un constat peu engageant : « Toutes ces dites terres sont fort haut élevées, sont stériles, n'apportant aucune commodité. » La côte semble n'offrir d'intérêt que par la scientificité qu'elle confère à son descripteur. De même, les récits de Cartier cherchent à ordonner le fleuve en y délimitant des territoires que l'œil européen pourra mesurer²⁰. Charlevoix, au début du XVIII^e siècle, décrit encore des « pays » dont les frontières correspondent aux limites du regard de l'écrivain-voyageur : « Je ne crois pas qu'on puisse voir un pays plus sauvage », affirme-t-il en parlant des côtes de Matane.

Sous la plume de ces « découvreurs », le Saint-Laurent apparaît ainsi comme une juxtaposition de surfaces disjointes²¹. Morcelés, le fleuve et ses rives sont encore disséqués en des composantes bien précises qui reflètent, en définitive, les intentions du Roi et les possibilités d'installation ou de ravitaillement. Très méthodiques, les récits de Champlain donnent à lire les éléments constitutifs d'un lieu : latitude, longueur, facilités ou difficultés de la navigation ou de l'ancrage, présence humaine, potentiel d'exploitation (faune, flore, relief), climat²². La toponymie choisie rend compte de ce morcellement et y participe : ainsi, par exemple, Tadoussac, lieu de l'étrange chez Champlain, concentre dans sa choronymie la dichotomie judéo-chrétienne dans laquelle oscillent « bons » et « mauvais » pays : encadrant le port, deux pointes de terre portent deux noms opposés : pointe Saint-Mathieu du côté ouest, pointe de Tous-les-Diables du côté du sud-est (Beaulieu et Ouellet 1993 : 92). La reprise même de certains noms amérindiens et leur utilisation dans une langue où ils perdent toute signification, sinon celle de l'étrange, contribuent sans doute à façonner une mosaïque hétéroclite d'où n'émergera que bien lentement une vue d'ensemble²³.

20. Alain Beaulieu et Réal Ouellet parlent d'une « victoire du regard sur le monde » chez Champlain (Beaulieu et Ouellet 1993 : 44). Réal Ouellet et Claude Rigault soulignent que la cartographie et la désignation des terres constituent une tentative d'« implantation de bornes dans un espace qu'on tente de délimiter » (Ouellet et Rigault 1977 : 13).

21. F. Walter remarque cette tendance, chez l'élite helvétique du XVIII^e siècle, à compartimenter l'environnement naturel, à « appréhender l'espace comme un assemblage de surfaces juxtaposées » (Walter 1984 : 5).

22. Particulièrement la relation de 1625-1629 (Glénisson 1994 : 251-259).

23. Sans parler des emprunts faits à d'autres langues européennes, dont le basque (L. Turgeon, communication personnelle).

De pays neuf en pays neuf, le lecteur est invité à suivre un itinéraire susceptible de satisfaire sa curiosité. Dans cet itinéraire, les descriptions, même succinctes, cimentent l'action et l'avalisent. La Découverte, raison d'être de l'exploration, s'affirme surtout, lorsque le Saint-Laurent aura été cartographié, cerné, comme celle de la lecture : après l'acte d'exploration permettant la prise de possession, le récit porte en lui le sceau d'authenticité qui garantit à son auteur un « permis d'imprimer » et, conséquemment, le droit à la postérité²⁴. Le parcours proposé à la lecture, mosaïque d'espaces neufs figés par la plume, assurerait ainsi narrateurs et narrataires de l'éternelle jeunesse du recommencement.

Le 6. de May, l'on commença à maçonner les fondements, sous lesquels je mis une pierre, où estoient *gravez* les armes du Roy, & celles de Monseigneur ; avec la *datte du temps*, & mon *nom escrit*, comme lieutenant de mondit Seigneur, au país de la Nouvelle France, qui estoit une *curiosité* qui me sembla n'estre nullement *hors de propos*, pour *un jour à l'advenir* [...] dans les terres que j'ay découvertes (Champlain, Relation de 1620-1624, cité dans Glénisson 1994 : 244).

Dans la perspective d'une occupation éventuelle, il faut au Roi de France l'assurance d'un droit que seule l'écriture peut lui garantir : d'où l'importance dans les récits de ces cérémonies consistant à ériger des croix, à graver les armes du roi, à laisser des marques de son passage (Thérien 1996 : 48-49), marque dont le récit seul peut assurer la pérennité²⁵. Fragmentation et dissection s'accompagnent ainsi d'une véritable lacération du territoire en sillons clairement assimilés à une trace, une route ouvrant la voie à une colonisation éventuelle. Le sillage des navires ne suffisant pas à marquer le pays, c'est sur ses rives que Champlain cherchera à inscrire ce chemin qui guidera le lecteur :

De puis 22. ans qu'on est allé pour habiter et defricher à Québec, suivant l'intention de sa Majesté, les societés n'avoient fait deserter un arpent & demy de terre : par ainsi ostoyent toute esperance pendant leur temps, de voir le bœuf sous le joug pour labourer, jusqu'à ce qu'un habitant du país recherchast les moyens de relever de peine les hommes

-
24. Au retour, d'après Normand Doiron, « le pouvoir du voyage devient celui du récit, la vérité d'un acte rituel devient celle d'un discours, d'un acte de discours définissant le récit de voyage. [...] De même le récit — et là se trouve tout le sens de cette expérience continuellement invoquée par les voyageurs — prolonge dans le temps un périple qui sinon tomberait rapidement dans l'oubli » (Doiron 1987 : 16).
25. Pour Normand Doiron, il ne s'agit pas, dans le récit de voyage, « de représenter. Le voyageur se déplace aux *limites de la représentation*. L'opération propre au voyageur consiste à remarquer. La *marka*, c'est la marque de la frontière, le signe de la limite, les empreintes laissées sur le sol, la *marche*. Entre les deux mots (marque/marche), la contamination s'effectue rapidement dans l'histoire de la langue. *Re-marquer*, à nouveau imprimer les marques du voyage, non plus sur le sol, non pas sur la toile, mais sur la page, re-faire le chemin, re-passar un à un les lieux visités, au fur et à mesure les "faire voir" à celui qui maintenant nous accompagne, qui suit pas à pas les méandres qu'on décrit » (Doiron 1984 : 23).

qui travailloient ordinairement à bras, pour labourer la terre, *laquelle fut entamée avec le Soc & les bœufs, le 27. d'Avril 1628 qui montre le chemin à tous ceux qui auront la volonté & le courage d'aller habiter* (Champlain, Relation de 1625-1629, cité dans Glénisson 1994 : 287).

Circonscrit autant par la navigation elle-même que par l'acte de narration (le texte même, l'œil du lecteur, témoignant du retour, de l'achèvement du parcours) (Doiron 1987 : 11), l'espace fluvial d'abord découpé puis reconstitué et marqué s'efface peu à peu au profit d'un paysage où l'environnement cultivé constitue à la fois le point de départ et l'aboutissement du regard, où le fleuve absent figure au mieux le miroir dans lequel s'abîme le paysage :

La plus considérable [des îles] est l'Isle d'Orleans, dont les Campagnes, toutes cultivées, paroissent comme un Amphithéâtre, & terminent gracieusement la vûë (Charlevoix, cité dans Berthiaume 1994 : 202).

Conclusion

Quelques récits dits « fondateurs » de l'époque de la Nouvelle-France ont révélé une vision pour le moins singulière de la réalité physique du Saint-Laurent entre Gaspé et Québec. Cette vision, toute empreinte des idéaux et des impératifs politiques des pouvoirs ayant cautionné voyages et voyageurs, reste tributaire du médium même par lequel elle s'actualise : l'écriture. Toujours vierge de Cartier à Charlevoix, l'espace laurentien entre Percé et Québec constitue le lieu rhétorique d'émergence du narrateur et de son lecteur qui profitent tous deux de la grandiloquence de l'espace fluvial. Le Saint-Laurent des relations de voyage se parcourt à contre-courant, en remontant vers une terre promise qui se dérobe à mesure que se rapprochent les côtes ; fragmentée puis circonscrite, la majesté maîtrisée de l'estuaire s'estompe au profit de la marque, celle du territoire comme celle du récit. Le sillage des navires disparaît dans les sillons gravés du récit. Le Lecteur directement convoqué aux bords du fleuve pourra faire advenir un savoir nouveau dont l'impression efface, irrémédiablement, une ancienne mémoire.

Références citées

- Beaulieu, Alain, et Réal Ouellet [Samuel de Champlain], 1993, *Des Sauvages*. Montréal, Typo, collection « Histoire ».
- Berque, Augustin, 1991, « De paysage en outre-pays », *Le débat*, mai-juin : 4-13.
- Bideaux, Michel [Jacques Cartier], 1986, *Relations*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- Berthiaume, Pierre [Pierre-François-Xavier de Charlevoix], 1994, *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- Courville, Serge, 1985, « Le Saint-Laurent des uns... le Saint-Laurent des autres... », *Les cahiers de géographie du Québec*, 9, 76 : 119-125.
- Denys, Nicolas, 1968, *The Description and Natural History of the Coasts of North America (Acadia)*. New York, Greenwood Press Publishers.
- Doiron, Normand, 1984, « De l'épreuve de l'espace au lieu du texte. Le récit de voyage comme genre », dans Bernard Beugnot (dir.), *Voyages - Récits et imaginaire* [Actes de Montréal]. Paris et Seattle, Papers on French Seventeenth Century Literature.
- , 1987, « Les rituels du départ », *Études françaises*, 22, 2.
- Genette, Gérard, 1972, *Figures III*. Paris, Seuil.
- Glénisson, Jean, 1994, *La France d'Amérique. Voyages de Samuel de Champlain 1604-1629*. Paris, Imprimerie nationale.
- Hennepin, Louis, 1697, *Nouvelle Découverte d'un pays plus grand que l'Europe Situé dans l'Amérique Entre le Nouveau Mexique & la mer glaciale*. Utrecht, Guillaume Brœdelet.
- Laplante, Pierre, 1987, « La part du mythe dans la relation d'une ville à son support physique : le site de Québec », *Urgences*, 17, 18.
- La Potherie, Bacqueville de, 1722, *Histoire de l'Amérique septentrionale*. Paris, Jean-Luc Nyon et François Didot.

- Lavallée, Alain, 1993, « La notion de paysage. Le cadrage de la nature entre l'art et la science », *Horizons philosophiques - Paysages esthétiques*, 2 : 1-19.
- Lestringant, Frank, 1996, « Transfert culturel et cartographie : l'interaction des savoirs dans la construction de l'espace américain au Brésil et en Floride » : 397-419, dans L. Turgeon, D. Delâge et R. Ouellet (dir.), *Transferts culturels et métissages Amérique/Europe, XVI^e-XX^e siècle*. Québec, Presses de l'Université Laval.
- Mathieu, Jacques, et Jacques Lacoursière, 1991, *Les mémoires québécoises*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.
- Melançon, Robert, 1979, « Terre de Caïn, âge d'or, prodiges du Saguenay : représentations du Nouveau Monde », *Studies in Canadian Literature*, 4, 2 : 27-29.
- Morissonneau, Christian, 1977, « Dénommer les terres neuves : Cartier et Champlain », *Études littéraires*, 10, 1-2 : 85-94.
- , 1978, *Le langage géographique de Cartier et de Champlain. Choronymie, vocabulaire et perception*. Québec, Presses de l'Université Laval.
- , 1984, « L'œuvre de Jacques Cartier » : 289-294, dans Fernand Braudel (dir.), *Le monde de Jacques Cartier : l'aventure au XVI^e siècle*. Montréal, Libre-Expression.
- Ouellet, Réal, et Claude Rigault, 1977, « Sur la Nouvelle-France : documents et questionnements », *Études littéraires*, 10, 1-2.
- Ouellet, Réal, 1984, « Héroïsation du protagoniste et orientation descriptive dans *Le grand voyage du pays des Hurons* » : 219-239, dans Bernard Beugnot (dir.), *Voyages. Récits et imaginaire* [Actes de Montréal]. Paris et Seattle, Papers on French Seventeenth Century Literature.
- , 1989, « Le paratexte liminaire de la relation de voyage en Amérique », conférence prononcée au *Colloque de l'AIÉF*, Paris.
- Ricard, André, 1992, « Écriture et rencontre(s) », *Lettres québécoises : revue de l'actualité littéraire*, 67.
- Scariati, Renato et Antoine S. Bailly, 1989, « Voyages, contes et genius loci », *L'espace géographique*, 18, 1 : 21-26.

-
- Thérien, Gilles, 1996, « L'inscription dans le paysage. Un examen des modes d'habitation en Nouvelle-France depuis le XVI^e siècle », *Études françaises*, 22, 2.
- Thompson, Patrice, 1988, « Le paysage comme fiction », *Revue des sciences humaines*, tome LXXX, 209 : 9-37.
- Touchard, Henri, 1984, « Souvenirs et mythes atlantiques dans l'imaginaire des marins », dans Fernand Braudel (dir.), *Le monde de Jacques Cartier : l'aventure au XVI^e siècle*. Montréal, Libre-Expression.
- Vachon, Hélène, 1977, « L'implicite comme langage publicitaire : étude de la syntaxe temporelle dans la Description de la Louisiane », *Études littéraires*, avril-août : 175-194.
- Walter, F., 1984, « La perception des paysages, action sur l'espace : la Suisse au XVIII^e siècle », *Annales*, 1.
- Warwick, Jack, 1984, « Récits de voyage en Nouvelle-France au XVI^e siècle ; bibliographie d'introduction » : 155-160, dans Bernard Beugnot (dir.), *Voyages - Récits et imaginaire* [Actes de Montréal]. Paris et Seattle, Papers on French Seventeenth Century Literature.